

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Les Inepties volantes

suivi de

Attitude clando

Coll. « Bleue », 2010

Le Socle des vertiges

Coll. « Bleue », 2011

Acteur de l'écriture

Coll. « Du Désavantage du vent », 2013

M'appelle Mohamed Ali

Coll. « Bleue », 2014

Le Kung-fu

Coll. « Bleue », 2014

Nkenguégi

Coll. « Bleue », 2016

DIEUDONNÉ NIANGOUNA

Et Dieu ne pesait pas lourd...

suivi de

Un rêve au-delà

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

SOMMAIRE

Et Dieu ne pesait pas lourd... ..	9
Un rêve au-delà	107

© 2016, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-495-9

**Et Dieu
ne pesait pas lourd...**

Ce texte a été présenté pour la première fois le 8 avril 2016 à la Voix du Griot par la Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis (MC93) dans une lecture dirigée par Catherine Boskowitz, avec Frédéric Fisbach. Il sera créé dans une mise en scène de Frédéric Fisbach en janvier 2018 à la MC93 à Bobigny.

En partenariat avec La Voix du Griot et l'Observatoire de la diversité culturelle.

À Frédéric Fisbach

I

Dans le ventre de ma mère

Anton est en prison. La cellule est entourée de caméras. Les murs sont en écrans géants qui projettent tous ses faits et gestes comme s'il devait s'en inspirer afin de les reproduire. Une souris dans une cage se parodie dans la glace au-dessus de la tête d'Anton. La souris arrête de temps en temps pour l'observer avant de reprendre son manège. Il y a des gyrophares au milieu de la cellule, des alertes au-dessus du plafond et des bips de censure qui sonnent à chaque émission de gros mots ou de paroles licencieuses. Dans un coin un petit téléviseur est allumé. Passent sans arrêt des images, sous-titrées « no comment », puis de temps à autre intervient une journaliste envoyée spéciale dans un désert. Une traque contre des terroristes. Il n'y a rien d'autre dans la salle. Pas de meubles. Pas de table. Et pas de chaise.

ANTON. – Ceci est l'histoire d'un échoué. À l'école j'étais tellement intelligent qu'on m'avait pris pour un attardé mental. J'ai tapé tous les professeurs parce qu'ils me marginalisaient avec leurs concepts désuets. Et on m'a balancé chez les ZEP dans une

banlieue à craindre, froide et glacée. Que du béton. Que des briques. Que des portes fermées. Que des vieux qui attendaient de mourir et des jeunes qui s'entraînaient pour leur examen chez les alcooliques anonymes. Ma mère m'a foutu une sacrée trouille en m'élevant comme un chien. Ma mère était un drôle de bonhomme. Ah ! Les entrailles, c'est vilain, hein. Ça vous cingle de partout. Même quand vous changez, vous puez toujours les tripes de votre maman comme si elle continuait à vous enfanter tous les jours, avec le jus de ses boyaux qui vous laisse une saveur d'andouille. Je pue ma mère. J'ai beau froter, laver avec de l'alcool, de la cigarette, me parfumer au jasmin. J'ai fini tous les encens venus de l'Inde. J'ai emprunté d'autres religions, des religions extérieures comme disait ma mère. J'ai lu des bouquins qui parlaient d'autres mondes. J'ai traîné avec des manouches et joué de la musique exotique, comme disait ma mère. J'ai mangé de ces trucs d'Afrique. J'ai mangé des Afriques entières pour me départir du lait maternel. J'ai même regardé des films exotiques interdits à tous ceux qui ont des idées arrêtées et j'ai fini au ballon, dans le ventre de ma mère. Tout ça est vrai.

Je suis le type qui a marché sur la merde et à qui la merde n'a pas porté bonheur. Je ne fais qu'un seul rêve depuis le ventre de ma mère : marcher sur une piste pleine de merde. Et dans le ciel le visage de ma mère aux éclats. Alors j'ai pris des cours pour tuer ma mère. Je me suis entraîné chez un type qui a fait toutes les merdes. Ça existe ces gens-là. Des gens qui ont fait toutes les guerres de leur temps et qui ont fini par troquer leur mère pour de la merde.

Ça s'appelle des fachos. Saul Allioun est son nom. Je ne savais où je mettais les pieds. Difficile de faire dans la dentelle pour échapper aux odeurs de sa mère.

Une fois j'ai même dit à l'assistante sociale : « Vous savez, vous, comment pousser à l'extrême quelque chose de creux jusqu'à lui donner un sens ? Comment bâtir un langage partant du vide ? Comme les étoiles portent des allures d'avoir une mère commune sous un beau ciel romantique, les ressemblances sont des mensonges avariés qu'on prend pour du sens. » La nana avec ses lunettes de petit soldat social de l'État m'a regardé comme quelque chose d'insignifiant : « C'est bien elle qui vous a mis au monde ? » J'ai répondu que oui. Elle m'a encore demandé : « Est-ce bien elle qui vous a élevé ? » Oui et sans l'amour du ciel. Elle a insisté avec ses questions pleines de soupe : « Et bien sûr c'est elle que vous appelez maman ? » J'étais fatigué de la prendre pour une idiote mais je l'ai quand même fait : lol ! Elle a conclu : « Vous êtes un enfant gâté. » Alors là elle a eu droit à un chorus de free jazz : « Je prends la mère que je veux, moi ! Cette femme n'est pas ma mère ! Elle a couché avec mon père pour m'avoir, c'est tout ! Et puis elle m'a emprisonné pour raconter aux gens qu'elle s'occupait de moi ! Mais la vérité est que je ne peux pas continuer à tenir dans ses reins ! » J'avais 16 ans. C'était à l'époque où je voulais me faire adopter par un arbre. Un gros baobab venu d'Afrique sur une carte postale qui pendait au-dessus de mon lit. J'avais dit : « Voici ma mère ! » Le psy avait brisé ses lunettes en les arrachant sans élégance comme s'il voulait se trouer les yeux pour voir la vérité :

« Mais pourquoi diable détestez-vous votre mère à ce point ? » J'ai lui ai tourné sa tête, au psy : « C'est vous que je déteste, saleté de Freud ! Les choses de ma mère n'ont pas de point. Elles traversent ma vie comme un paysage inachevé depuis la Genèse. J'ai trop le catéchisme du lait maternel à la surface du cerveau et ça dégouline dans tous mes agissements. Mais vous, charlatan de la psychanalyse, vous avez la prétention de croire que vous allez faire naître quelque chose de merveilleux dans mon cerveau. Vous vous acharnez à me faire replonger dans les odeurs de ma mère. C'est pas un peu bête ça ? On devrait simplement être déséduquer. Vous voulez savoir ? J'avais un frère. Un jour il a pris sa moto et hop !... Maintenant il habite au Brésil dans une île où il cultive de l'herbe. Une vraie espèce de mec avec plein de muscles et des tatouages en couleurs. Il a coupé avec la famille. La dernière fois que je l'ai eu au téléphone c'était pour m'aboyer un ordre : "Occupe-toi bien de maman !" Puis il a raccroché net comme s'il me tuait. Et c'est moi le taré ? J'ai un autre frère, il habite au Japon, dans la région de Hokkaido. Il est devenu un roi yakuza. Les quelques rares fois qu'il m'appelle c'est pour me demander : "Est-ce que maman va bien ?" Dès que je dis oui, il raccroche. Tout ce qui l'intéresse c'est que maman aille bien avec le bénéfice de l'attention que je lui apporte. Vous comprenez bien que mes frères ont réussi à sortir du lait maternel, Mister Freud. Ils sont devenus des hommes au sens africain du terme, c'est-à-dire, arriver à comprendre que les sentiments c'est juste bon pour les chiens. Un vrai homme a besoin de se barrer de tout. Sa seule préoccupation c'est son aventure. »

J'ai pas fait exprès, je suis un homme. Tout le monde a des origines, même Dieu ne vient pas d'une famille de souche. J'ai l'odeur de ma mère comme une sentence d'origine. Ça ne s'en va pas.

Chaque fois qu'on croit ne pas avoir ce que les autres ont, on s'en rend vite compte, si on essaie de desserrer les étaux du projecteur, que tout ce qui nous manque est compensé en quelque chose d'autre qui brille en nous. À la place d'une super mama j'ai eu bien d'autres qualités qui ressemblent à un type formidable. Et c'est ainsi qu'on se déplace dans sa mère d'une entraille à une autre sans s'emmêler les boyaux. Mais de son ventre on n'en sort jamais. Notre premier état c'est d'avoir habité le ventre de sa mère et de l'épouser en sortant. C'est une nationalité qui ne vous fout jamais la paix. Vous êtes chié pour de bon. Et votre vie dure une éternité de chien. Les puces vous caressent dans le sens du poil et vous n'avez que votre langage agaçant comme réponse à cette ultime question : « Dieu qui as fait les chiens, pourquoi as-tu fait les hommes avec ? » Vous avez des chats dans la gorge qui ne vous quitteront jamais. Un paquet de diables dans le placard. Et vous portez votre sarcophage comme Sisyphe, sur le crâne. De nuit comme de jour vos bras sont soudés à de la pierre comme Jean Valjean et vous ne serez jamais libre parce que votre Javert n'est rien d'autre que votre mère qui vous accompagne jusqu'au plus noir de vos désirs. Comment faire ? Puisque je suis mort avant de naître. Je suis mort le jour où ma mère est tombée enceinte. J'aurais pu naître autre chose. Mais non ! Je suis sorti de ma mère avec la gueule parfaite de celui sur qui arrive le scandale.

Ceci est l'odeur d'un cadavre qui pue sa mère. Ce que vous entendez est un chant de décomposition politique des avenir. Un vieux musée désaffecté, transformé en théâtre des lamentations. Vous pouvez visiter d'ailleurs.

Demandez aux mecs de ma génération et ils vous diront qu'on a tous fini comme des petits gavroches. Une balle dans la tête en ramassant une cartouche pour de nouvelles révolutions. Une génération de gavroches. Une chouette petite vie derrière les barricades de la cité. Alors j'ai parlé de tout ça à l'école et les instituteurs ne voulaient rien savoir de mon intelligence parce que je voyais tout en panoramique. Ils avaient décidé de me recalcr jour après jour. Ils s'amusaient drôlement à ce p'tit jeu, me recalcr pour satisfaire une idée parfaite de l'école jusqu'à ce que je devienne un homme aux prises contre Charlemagne et lui briser les côtes. Grandir dans une cité, une vie derrière les barricades, autant dire que mon enfance était une zone desservie par l'ombre. Mais Dieu ne pesait pas lourd à l'époque. Personne ne savait que même dans la misère on grandit. Et on finit par devenir la réponse de ce que tout le monde a négligé comme question. « La réponse te viendra toujours comme un boulet de canon », disait ma mère, « et là tu te prendras le chou. » Mais faut pas se cacher derrière la non-culpabilité, quand même, c'est trop fort. Dites la vérité, que vous pensiez que j'allais mourir moi aussi comme mouraient tous les jeunes style gavroche, et que Dieu ne pesait pas lourd. J'ai tout suivi du début jusqu'à la fin, méfiez-vous. C'est pas parce que j'ai la gueule de l'emploi que j'ai tort.

C'est trop facile, ça. Faut être emprunté pour faire semblant de ne pas comprendre.

Vous avez tiré des balles à blanc. Gavroche s'est relevé. C'est pas parce que le temps s'est « discontinué » entre-temps. C'est pas parce que vous avez essayé d'oublier avec d'autres vins et d'autres morceaux de viande et de métal que la réponse a perdu sa route. Même mille ans après, Gavroche revient toujours. Nous sommes des apprentis adeptes de liberté, et les droits, nous nous battons pour les arracher et sans cesse, ils nous glissent entre les doigts, et on recommence, et c'est sans cesse une défaillance politique qui ne veut rien entendre. Ceci est la maison du Diable et Dieu commence à peser lourd.

J'ai dit une fois à un président de la République : « Mon gars, essayons de faire une démocratie qui rendra tout le monde responsable. » Et vous savez ce qu'il m'a répondu ? « Dégage, petit comédien. » Eh bien, la réponse vient « toujours » de la question. Le temps revient « toujours » comme le cochon à l'endroit où il a fait des dégâts. Quand partent les cigognes s'accoupler en Afrique, elles reviennent « toujours » au printemps, par milliards, avec leurs Afriques récalcitrantes, s'agripper sur les arcades des bâtiments officiels et les toits de la cité subitement transformée en ghetto. La seule certitude du temps c'est qu'il fructifie « toujours » les conneries du passé. Tout ce qui est impuni par la loi est puni par le temps. « Toujours ». Et vous osez parler de la conscience tranquille ? Personne ne peut avoir la conscience tranquille au XXI^e siècle. C'est improbable.

Y a pas de supposition, y a pas de valeur absolue, y a pas de Dieu en raisonnement. Tout découle « toujours » de son propre mucus. C'est ça le ventre de ma mère.

Je vais vous faire une confidence : Pendant des années de théâtre je croyais que la parole était une flèche, qu'une fois lancée elle ne revenait plus en arrière. Mais j'avais tout faux. La parole revient « toujours » dans le ventre de sa mère d'où elle est sortie. « Toujours ». La parole revient comme Gavroche. Hugo ne vous l'a pas dit pour assainir votre dureté de cœur. Mais le temps n'explique pas, il vous prend. Et là vous avez peur en vous. Ah ! Cette vieille littérature qui enfante des monstres de Frankenstein à coups de consternation ! C'est bien cela que nous sommes. Nous sommes une littérature noire. Plus la technologie avance et plus elle accomplit le devoir de la sorcellerie.

Revenons à nos moutons.

Donc, j'atterris en ZEP après les odeurs indélébiles de ma mère. Les ZEP. Ah ! Les ZEP. Les ZEP, c'était comme marcher à l'envers. Vous savez qui on envoie en ZEP ? Ceux qui ont un problème avec le formatage de l'État. Et c'est une prison. Une fois arrivé en ZEP tu comprends très bien où tu ne pourras pas travailler, qui tu iras voter, lesquels seront tes amis dans vingt ans. « Vermine, tu es le handicapé de l'État. Le neuneu de la nation. Le boulet de la démocratie des convenances. » J'ai quitté les ZEP après avoir tapé tous les professeurs.

Non, mais faut faire attention, hein, c'est devenu un service militaire, l'école. Bientôt on fera porter des kalachnikovs aux gosses et on leur ordonnera de tirer sur ceux qui ne veulent pas suivre le cursus du séparatisme scolaire. L'apartheid a gagné l'Hexagone et on fait semblant de parler de la crise. Quoi ? Vous n'avez jamais entendu cette masse houleuse de pauvreté par son cri le plus sourd ? Et depuis quand ça fait trembler le monde ? Depuis rien, parce que Dieu ne pesait pas lourd dans le Rubicon. Avec la colère des pauvres tout pèse lourd. Extrêmement lourd. Parce qu'on a séparé les fils des gens des fils des autres. On a dressé les fils de quelqu'un contre les fils de personne. Alors les écarts c'est la lourdeur, c'est l'odeur, c'est le goût, c'est la sensibilité, c'est la peau, c'est le niveau de vie, le pouvoir d'achat, le droit de traverser le monde ou pas, c'est le regard. Mais les politiciens adorent bien ça quand les fils des gens et les fils des autres se regardent en chiens méchants. Là ils établissent la ligne de démarcation entre les zones et prêchent l'érection des barricades.

Des années bien avant d'habiter cette prison de verre et ma grande promenade à travers le Mal, j'habitais Grigny. Et je me souviens qu'un matin d'automne une journaliste était venue en tailleur, toute mignonne, avec son arrogance de chèvre qui a mal ruminé ses herbes infectées de pétrole, pour me demander au pied de la MJC de Grigny, le micro à la main, elle tremblait comme on approche un criminel en série, pour me demander donc : « Alors c'est ici que vous habitez, dans cette cité, n'est-ce pas ? Et comment arrivez-vous à fabriquer une insolence